Désirs

de Igor Cardellini & Tomas Gonzalez

Showroom

par Héloïse Desrivières
autrice associée

Quel est votre désir avec cette proposition artistique *Showroom* ?

En faisant des recherches sur le travail, nous sommes tombés sur une étude prospective de l'OCDE qui disait que des millions d'emplois allaient disparaître dans les décennies à venir, et qu'en parallèle tout un pan de la population allait devenir obsolète. Nous avons voulu nous intéresser à cette proposition, prendre au sérieux cette narration présentée comme une fatalité. Des machines pour remplacer les humain·e·s ? À quelle fin ? Qui décide de ça ? Quand on dit que « les machines remplacent les humain·e·s », c'est un abus de langage, les machines ne remplacent pas les humain·e·s, ce sont des humain·e·s qui décident d'utiliser des machines plutôt que d'autres humain·e·s pour effectuer certaines tâches.

Nous avons donc eu envie de déconstruire ce discours et pour cela nous sommes allés collecter la parole de personnes qui font des métiers prétendument en voie de disparition. Dans les échanges nous avons senti une très grande fatalité. Les gens disaient presque de manière systématique : « on n'arrête pas le progrès ». Mais qu'est-ce que le progrès ? On confond souvent « progrès » avec « marche de l'histoire ». Or, le progrès est une manière particulière de voir l'histoire dans laquelle on irait toujours vers le meilleur. Le progrès est linéaire. Il impose aussi des rapports bien spécifiques à la nature qui devient une ressource à exploiter pour s'élever et dans cette quête, nous créons un rapport particulier à l'autre.

C'est à cause de cette notion prise pour acquis, que nous arrivons collectivement à ce rapport dénaturalisé que le monde moderne a avec les choses, à cette cosmologie dans laquelle on s'est enfermé·e·s et qui guide notre manière de voir le monde et le sens de l'existence. En une phrase, avec *Showroom*, il s'agit pour nous d'aller déconstruire cette évidence du progrès et sa fatalité.

Quel est votre désir d'art ultime ?

Ce qui anime notre collectif, ce qu'il y a au fondement de la démarche, c'est notre volonté de trouver des dispositifs. Nous cherchons des dispositifs scéniques qui mettent les spectateur·rice·s dans une situation particulière. Nous essayons de déplacer le regard sur des objets du quotidien qui construisent notre univers mental. En regardant les choses qui nous paraissent naturelles, évidentes, immuables, comme des choses construites, ça nous donne une liberté pour envisager que ça aurait pu être autrement. La liberté de penser que d'autres mondes sont possibles.

Quel est votre désir de rencontre avec les spectatrices et les spectateurs ?

C'est justement un désir de rencontre qui nous pousse à créer une forme d'événement lors duquel, en tant qu'artiste, par la médiation d'un objet performatif, nous allons entrer en contact avec tout un tas d'esprits qui sont venus suivre notre proposition. Quelque part toucher ces esprits en trouvant des endroits où une sorte de compréhension, de déplacement peut se produire. Notre désir de rencontre avec le public, c'est précisément un désir de questionner ensemble ce que nous vivons de plus fondamental, c'est poser la question de ce vivre ensemble sur la planète.

C'est aussi l'envie de provoquer une situation où une sorte de brèche pourra s'ouvrir dans l'espace physique, mais aussi social et culturel. Une sorte de potentiel, une force qui existe grâce à notre coprésence à tou·te·s

Quel est votre plus grand désir (que vous pouvez me révéler) qui ne soit pas théâtral / artistique ?

Tellement d'énergie est mise dans notre activité théâtrale, ou plus largement artistique, que c'est un peu une forme d'énigme, cette question, pour nous. Quand tu nous demandes quel est notre plus grand désir, c'est comme si tu nous demandais ce qui génère notre force vitale, et nous ne sommes pas sûrs d'avoir un jour la réponse.